

de notre jeunesse, rends-nous, Seigneur, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté !

“ Dieu très-saint, au nom des plaies saignantes du Christ, daigne ouvrir la lumière éternelle à nos frères opprimés ; daigne accepter l’offrande de nos larmes et de nos chants funèbres ; rends-nous la patrie, rends-nous, Seigneur, la liberté !

“ Dieu très-saint, il n’y a pas encore un siècle que la liberté a disparu de la terre polonaise, et, pour la regagner, notre sang a coulé par torrents ; mais, s’il en coûte tant de perdre la patrie de ce monde, ah ! combien doivent trembler ceux qui perdront la patrie éternelle !

“ Prosternés devant tes autels, nous t’en conjurons, Seigneur Dieu, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté !”

M. Thiers aura bientôt terminé son grand ouvrage de *l’Histoire du Consulat et de l’Empire*. Cette histoire, comme chacun sait, demande à être lue avec réserve, et en se mettant en garde contre bien des opinions de l’auteur ; mais il est certain qu’au point de vue de la pensée comme à celui du style, elle renferme de belles pages et des appréciations d’une forte et saine raison.

Le XIXe volume parle du retour de l’île d’Elbe, et il le raconte avec une dignité et une hauteur de vues, qui ne se laisse pas enthousiasmer par le succès, mais qui sait soumettre les événements, avant tout, à l’appréciation morale.

M. Thiers blâme le coup de désespoir d’un grand homme, contre les dispositions de la Providence, mais en même temps il sait intéresser au héros, écrasé sous sa malheureuse destinée. Nous allons citer trois passages qui donneront une idée de la grande manière dont M. Thiers sait traiter les faits, et qui rappelle les grands historiens de l’antiquité.

Napoléon, à l’île d’Elbe, après y avoir longtemps songé, se résout à passer en France, mais n’en ayant encore parlé à personne, il veut d’abord prendre conseil de sa mère :

“ Gardant son secret pour lui seul, dit M. Thiers, Napoléon s’en ouvrit cependant à sa mère. “ Je ne puis, lui dit-il, mourir dans cette île et terminer ma carrière dans un repos qui serait peu digne de moi. D’ailleurs faute d’argent, je serais bientôt seul ici, et dès lors exposé à toutes les violences de mes nombreux ennemis. La France est agitée ; les Bourbons ont soulevé contre eux, toutes les convictions et tous les intérêts attachés à la révolution. L’armée me désire ; tout me fait espérer qu’à ma vue elle volera vers moi. Je puis, sans doute, rencontrer sur mon chemin, un obstacle imprévu ; je puis rencontrer un officier fidèle aux Bourbons qui arrête l’élan des troupes, et alors je succomberai en quelques heures. Cette fin vaut mieux qu’un séjour prolongé dans cette île avec l’avenir qui m’attend. Je veux donc partir et tenter encore une fois la fortune. Quel est votre avis, ma mère ?

“ Cette énergique femme éprouva un saisissement en écoutant cette confidence, et recula d’effroi, car elle comprenait que son fils, malgré sa gloire, pourrait bien expirer sur les côtes de France comme un malfaiteur vulgaire. “ Laissez-moi, lui répondit-elle, être mère un

moment, et je vous dirai ensuite mon sentiment.” Elle se recueillit, garda quelque temps le silence, puis d’un ton ferme et inspiré :

“ Partez, mon fils, dit-elle, partez et suivez votre destinée. Vous échouerez peut-être, et votre mort suivra de près une tentative manquée ; mais vous ne pouvez demeurer ici, je le vois avec douleur ; du reste, espérons que Dieu qui vous a protégé au milieu de tant de batailles, vous protégera encore une fois.” Ces paroles dites, elle embrassa son fils avec une violente émotion.”

Ne semblerait-il pas quelque page détachée d’Hommère ou de Plutarque ? Citons encore un épisode qui prend si bien sa place au milieu du grand récit de l’entreprise téméraire du courageux Empereur.

“ Après avoir débarqué à Antibes, il gagne les Alpes avec la petite troupe qui l’accompagne ; il fait halte sur les hauteurs, et, épuisé de fatigue, il entre chez une vieille femme qui occupait, sur la montagne, un chalet avec quelques vaches.

“ Tandis qu’il ranimait ses forces devant un feu de broussailles, il s’adressa à cette paysanne qui ne savait pas, poursuit le narrateur, quels hôtes elle venait de recevoir sous son toit de chaume ; il lui demanda si on avait des nouvelles de Paris. Elle parut fort étonnée d’une question à laquelle elle était peu accoutumée, et naturellement elle répondit qu’elle n’en savait rien.

“ Vous ne savez donc pas ce que fait le Roi, reprit Napoléon ?”

“ Le Roi ! répartit la vieille avec plus d’étonnement encore, le Roi ! vous voulez dire l’Empereur, il est toujours là-bas.”

Cette habitante des Alpes ignorait donc que Napoléon avait été précipité du trône, et remplacé par Louis XVIII. Les témoins de cette scène furent comme frappés de stupeur en présence d’une aussi extrême ignorance. Napoléon qui n’était pas le moins surpris, regarda Drouot et lui dit : “ Eh bien ! Drouot, à quoi sert de troubler le monde pour le remplir de notre nom ?” Il sortit tout pensif et songeant à la vanité de la gloire.”

Enfin, M. Thiers représente l’attitude de la population en présence de si étranges événements. Un seul homme avec quelques grenadiers, conquérant un grand royaume, ne trouvant nulle part de résistance, accueilli par l’enthousiasme des uns, par la terreur des autres. Nous terminons par ce tableau.

“ Au milieu de la joie délirante des uns, de la consternation naturelle des autres, les patriotes éclairés qui auraient souhaité que la liberté modérée, s’interposant entre l’ancien régime et la révolution, fit aboutir leur conflit à des luttes paisibles et légales, et que ce conflit ne devînt pas un dernier duel à-mort entre la France et l’Europe, devaient être profondément attristés. Aussi la bourgeoisie, sans regretter les émigrés, sans repousser Napoléon qui lui plaisait par sa gloire, était incertaine, inquiète, sans larmes dans les yeux, sans joie au visage, et à peine curieuse, parce qu’elle prévoyait de tristes choses qu’elle avait déjà vues, et qui l’alarmaient profondément. Les événements devaient bientôt justifier ses pressentiments douloureux.